

Famille du média : PQN

(Quotidiens nationaux)

Périodicité : Hebdomadaire

Audience : 2416000

Sujet du média : Culture/Arts
littérature et culture générale

Edition : 16 juin 2023 P.5

Journalistes : FLORENCE

NOIVILLE

Nombre de mots : 828

p. 1/1

Grâce à sa double vie, le protagoniste du « Temps des faussaires » observe de près le trafic d'œuvres d'art opéré par le pouvoir nazi. Un premier roman saisissant de virtuosité

Bettina Wohlfarth joue sur les faux tableaux

FLORENCE NOIVILLE

Bienvenue dans la fabrique du faux. Sa confection, ses secrets, son négoce... Ce sont en effet la naissance et le destin d'un grand peintre faussaire que met ici en scène la journaliste allemande Bettina Wohlfarth, installée en France et spécialiste du marché de l'art. A la racine de ce saisissant récit – paru en Allemagne en 2019 et sacré meilleur premier roman au festival de Chambéry l'année

De copiste talentueux, Isidor devient peu à peu un authentique faussaire. Quant à Viktor, il mène sous l'Occupation l'existence d'un officier allemand à Paris

suivante –, une idée simple : l'escroc est souvent lui-même un artiste talentueux, un véritable passionné, mais Dieu sait où peut le conduire ce feu intérieur si les circonstances et l'histoire s'en mêlent...

C'est ce que le protagoniste, un certain Viktor Wagfall, apprend à ses dépens. Pauvre garçon que ce Viktor, dont le véritable prénom est en réalité Viktor Emanuel et qui, dans les années 1920-1930, ne supporte ni ce patronyme

royal, ni les attentes que sa famille bourgeoise fait peser sur lui. Pour échapper à ce fardeau et se glisser dans la peau d'un autre – la duplicité, déjà ! –, l'enfant s'invente un avatar, Isidor, auquel il « délie-gue » notamment sa passion de toujours : la peinture. Car, sous ses dehors rangés, Viktor-Isidor ne vit en effet que pour l'art. « Les parfums de papier, d'ardoise, de craie, de fusain » l'enivrent. Les pigments le transportent vers « les profondeurs de son moi ». Dès qu'il tombe sur une nouvelle image, il l'étudie, l'analyse, la recopie avec ivresse. Et la signe : Isidor Schweig.

Deux générations face à face

Avance rapide... A Paris, peu avant la seconde guerre mondiale, Isidor fréquente Pablo Picasso et Pierre Bonnard. Il perfectionne son art au point de contrefaire les maîtres français du XIX^e siècle. Livrées à un galeriste et présentées, au besoin, comme des originaux, ses toiles s'écoulent sans difficulté. De copiste talentueux, Isidor devient peu à peu un authentique faussaire. Quant à Viktor, il mène sous l'Occupation l'existence d'un officier allemand à Paris. Et c'est cette double vie qui permet à Viktor-Isidor d'observer de l'intérieur le trafic d'œuvres d'art (vraies et fausses) orchestré par le pouvoir nazi, de même que la spoliation systématique des collections appartenant aux juifs.

Avance rapide encore... Lorsque, des années plus tard, la fille de Viktor, Karolin, découvre le pot aux roses dans les carnets de son père, elle se lance sur les traces de Viktor-Isidor avec des sentiments plus qu'ambivalents.

Bettina Wohlfarth est elle aussi un peu artiste. Pour faire alterner ses fils narratifs – les cahiers du faussaire d'une part, l'enquête de sa fille d'autre part –, elle joue de la brosse et du pinceau. Esquisant ici, à gros traits, le Paris bohème du Bateau-Lavoir et de Montparnasse. Soulignant là, avec une finesse hors pair, la psychologie complexe de son protagoniste. A son tour, elle entrelarde le vrai de faux, incrustant dans la toile de sa fiction quelques personnages réels qui viennent la pimenter. Ainsi de marchands corrompus comme Hans Wendland ou Gustav Rochlitz. Ou de Rose Valland, une attachée de conservation qui travaillait au Musée du Jeu de paume, transformé alors en centre de tri des œuvres volées. Consignant secrètement des informations-clés, Rose Valland permettra de retrouver nombre de tableaux après la guerre.

Jouer sur deux tableaux. Jamais expression courante ne se sera mieux appliquée à un livre. Chez Bettina Wohlfarth, tout marche en double. Tout se répond. Pas seulement le couple Viktor-Isidor ou le couple authentique-falsifié. Mais aussi celui qui lie le faussaire et le marchand – le premier ne pouvant exister si le second ne tire pas de ses « talents » au moins autant de profit que lui. Bettina Wohlfarth s'amuse aussi à mettre deux générations face à face, de part et d'autre d'un fossé d'incompréhension.

On lit avec avidité et plaisir ce récit fluide, astucieusement construit. En le refermant, on ne peut que s'interroger sur sa portée symbolique. Et si Viktor-Isidor était plus qu'un escroc dans le domaine de l'art ? Si son personnage était emblématique de toute une génération d'Allemands ? Celle qui, après la guerre, afin de minimiser son rôle dans le fonctionnement du régime nazi, a patiemment retouché, enjolivé ou falsifié le tableau de l'histoire. Bienvenue dans la fabrique du faux, nous dit Bettina Wohlfarth. Bienvenue, aussi, chez tous les faussaires de leur propre existence. ■

LE TEMPS DES FAUSSAIRES (*Wagfalls Erbe*), de Bettina Wohlfarth, traduit de l'allemand par Elisabeth Landes, Liana Levi, 384 p., 23 €, numérique 18 €.